

KIM Yeon-su

SI LE RÔLE DE LA MER
EST DE FAIRE DES VAGUES...

Roman traduit du coréen
par Lim Yeong-hee et Mélanie Basnel



*Éditions
Philippe Picquier*

Titre original : *Padoga Bada-eui Iliramyeon*

© 2012, Kim Yeon-su

First published in Korea by Jaeum & Moeum Publishing Co.

This French edition is published by arrangement with KL Management,
Seoul Korea

© 2015, Editions Philippe Picquier

pour la traduction en langue française

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

En couverture : © ???????????????

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Christiane Canezza - Marseille

ISBN : 978-2-8097-1053-3

PREMIÈRE PARTIE

CAMILLA

Tu t'appelles Camilla, comme les camélias...

Depuis la mort d'Anne, j'avais pris l'habitude de chercher du réconfort dans la lumière bleuâtre que diffuse le ciel à l'ouest, peu après le coucher du soleil ; dans le parfum de jasmin que je humais parfois sur les dames d'une soixantaine d'années que je croisais au centre commercial ; dans une simple date, le 24 juillet, jour de son anniversaire, qui revient sans faute chaque année ; dans sa pointure de chaussures, le trente-huit, que je ne manquais pas de regarder avec attention à chaque fois que je passais devant une boutique ; ou bien dans les dix chiffres de son numéro de portable, que je pouvais encore pianoter dès que l'envie m'en prenait. Toutes ces choses immuables, qui ne changeront jamais quoi qu'il arrive et subsisteront sur cette terre même après ma mort m'aidaient à me consoler. Tout comme le séquoia qui pousse dans un coin du campus.

C'est près de cet arbre que j'ai rencontré Yuichi pour la première fois. Il était en train de réciter un poème de Carl Sandburg, *Fog: The fog comes on little cat feet. It sits looking over harbor and city, on silent haunches...* (*Le brouillard arrive à petits pas de chat, s'assied pour contempler le port et la ville, courbé et*

silencieux...). Le brouillard était un des sujets favoris de Carl Sandburg, il lui a inspiré plusieurs poèmes. Celui que Yuichi venait de réciter me touchait beaucoup et il était si court que je le connaissais moi aussi par cœur. La strophe suivante, *and then moves on (et puis s'en va)* était également la dernière du poème, mais comme Yuichi ne continuait pas, poussée par l'impatience je n'ai pu m'empêcher de lui lancer des coups d'œil furtifs, et nos regards ont fini par se croiser.

— Pourquoi ne récitez-vous pas la dernière strophe ? lui ai-je demandé, un peu gênée.

— Il faut laisser suffisamment de temps au brouillard pour admirer le port et la ville. C'est ce séquoia qui m'y a fait penser. Les arbres aussi grands que celui-là ont du mal à puiser dans la terre toute l'eau dont ils ont besoin pour vivre, c'est pour ça que leur partie supérieure se nourrit de brume. Ce séquoia pousse donc grâce au brouillard.

Quelle force faut-il à un arbre de plus de cent mètres de haut pour absorber l'eau et l'acheminer jusqu'à sa cime ? Je m'étais déjà posé cette question, mais je me disais que, comme il était fait pour être grand dès sa naissance, il n'avait sans doute pas trop de difficultés à faire monter l'eau jusqu'au bout de ses branches. Je n'aurais jamais imaginé qu'il doive survivre au brouillard. J'ai donc hoché la tête et nous avons levé les yeux au même moment, comme si nous nous étions donné le mot, pour regarder la cime du séquoia. Nous avons ensuite repris chacun notre chemin, de même que le brouillard dans la dernière strophe du poème.

Pendant les jours qui ont suivi, les paroles de Yuichi ont resurgi dans ma tête, de manière

impromptue. *Il faut laisser suffisamment de temps au brouillard pour admirer le port et la ville. Ce séquoia pousse donc grâce au brouillard.* Dans ces moments-là, j'entendais également sa voix, aussi épaisse et humide que les cônes que j'avais ramassés au pied de l'arbre.

Quelque temps plus tard, Eric m'a appelée. Alors que j'étais encore dans un demi-sommeil, il m'a annoncé qu'il avait mis la maison en vente pour commencer une nouvelle vie avec l'étudiante en doctorat d'une trentaine d'années qu'il fréquentait depuis plusieurs mois. Il me téléphonait de Seattle, mais sa voix était aussi nette que s'il s'était tenu juste à côté de moi. Paradoxalement, je me sentais m'éloigner de lui à mesure qu'il me racontait à quel point ils étaient proches et pleins d'espoir en l'avenir. Une étudiante de trente et un ans s'interposait désormais entre Eric et moi, et la distance qui nous séparait ne faisait qu'augmenter. Anne, ma mère adoptive, était morte depuis à peine deux ans. Un homme pouvait donc oublier l'existence de son épouse en si peu de temps ? Ce constat a provoqué en moi un terrible sentiment de solitude.

Eric, prenant sans doute pour un reproche mon manque d'enthousiasme face à l'annonce de son remariage, m'a expliqué à quel point il avait vieilli depuis la mort d'Anne, et combien il se sentait seul dans cette grande maison vide, à Richmond. Je me suis contentée de l'écouter, loin d'avoir envie de mettre en compétition nos deux solitudes. Il a même prétendu voir parfois des fantômes. Cela faisait longtemps qu'il avait une réputation d'hérétique parmi ses confrères professeurs d'université, mais entendre le mot *fantôme* sortir de la bouche de cet océanographe

qui avait passé sa vie à étudier les courants marins était complètement absurde. En revanche, il n'était pas étonnant qu'il préfère dormir avec une jeune femme dans les bras, plutôt que de passer ses nuits avec des supposés fantômes pour unique compagnie.

And then moves on... Les hommes naissent et meurent. Pour ceux qui restent, la vie continue. Soit ils voient des fantômes, soit ils dorment avec une fille dans les bras, et la plupart optent pour la seconde solution. Eric faisait partie de la majorité. Voilà tout. Je n'avais aucune raison de lui en vouloir. Mais moi, à sa place, j'aurais choisi la première option, celle des fantômes.

— Tu vis ta vie comme bon te semble. Mon opinion compte-elle vraiment pour toi ? ai-je demandé, curieuse de connaître sa réaction.

— Oui, parce que tu es la personne qu'Anne a le plus aimée au monde, m'a répondu Eric. Depuis que tu es entrée dans notre vie, Anne t'a toujours fait passer en premier, et moi en second. C'est pour ça que... comment dire... je me suis senti obligé de te prévenir.

La solitude nous rend-elle plus faibles ? J'en doute, car j'ai toujours cru que lorsque je me sentais seule, c'était justement le moment de devenir plus forte.

— Tu fais ce que tu veux, ça ne me regarde pas.

— Très bien. Ah, encore autre chose, j'ai rangé ta chambre au premier étage et il reste beaucoup d'affaires à toi, qu'est-ce que j'en fais ?

— Jette-les à la poubelle, débarrasse-t'en.

— Il y en a bien trop pour ça. Je vais te les envoyer, à toi de décider de ce que tu en fais.

Sur ce, Eric a raccroché. Je me suis de nouveau retrouvée dans la liberté la plus totale. Je n'étais plus

liée à personne en ce monde, comme il y a vingt et un ans.

Plus tard, c'est moi qui ai appelé Eric. Sa voix trahissait un malaise. Sa petite amie était peut-être à côté de lui. Tout à coup, la curiosité s'est emparée de moi : était-elle jolie ou moche, cette femme avec qui il souhaitait passer le reste de sa vie ? Enfin bref, j'ai dit à Eric que je l'avais appelé pour lui poser une question, mais lui, croyant sans doute que je voulais discuter sérieusement de son remariage, a coupé court en disant qu'il me rappelait tout de suite. Il a raccroché, et à peine une seconde plus tard mon téléphone a sonné. Il avait dû changer de pièce, sa voix avait pris un ton complètement différent.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ?

Coucher avec une jeune femme l'avait-il rajeuni ? Je percevais presque un certain culot dans sa voix. Peut-être souffrait-il de sénilité prématurée, sinon comment expliquer qu'il ait pu oublier Anne aussi rapidement ? C'était probablement ce genre de discours qu'Eric s'attendait à entendre de ma bouche. Et si c'était bien le cas, alors il me connaissait vraiment mal.

— Ce sera moins facile de te poser la question une fois que tu seras remarié, c'est pour ça que je t'appelle maintenant. Je voudrais savoir pourquoi Anne et toi, vous m'avez donné ce prénom de Camilla.

Eric, loin d'avoir anticipé ce genre de question, est resté interdit quelques secondes.

— Eh bien... peut-être parce que ce prénom te va bien... a-t-il répondu sans grande conviction.

— Parce que je suis aussi jolie qu'une fleur ?

— Oui, une fleur de camélia.

On me l'avait souvent dit, mais j'avoue que cela m'avait toujours laissée dubitative.

— Est-ce qu'Anne et toi, vous aviez déjà vu des camélias ?

Eric a semblé déconcerté.

— Des camélias ? Si nous en avons déjà vu ? Peut-être au moins une fois, je crois.

— Pourquoi m'avoir donné le nom de cette fleur ? Pourquoi suis-je devenue Camilla ? Il existe des centaines d'autres fleurs, non ?

— Tu t'appelles Camilla, comme les camélias, parce que tu es un camélia, a-t-il déclaré d'une voix plus détendue.

Je me suis dit qu'il n'avait pas tout à fait tort, alors j'ai ri avec lui. Tu t'appelles Camilla, comme les camélias, parce que tu es un camélia, me suis-je répété intérieurement.

— En fait, c'est Anne qui a insisté pour te donner ce prénom, et pour être franc, je ne sais pas trop pourquoi. Je suis désolé, cette fois encore je ne te suis d'aucun secours. Quand tu étais petite, tu disais souvent que ce prénom ne te plaisait pas. Aujourd'hui qu'Anne n'est plus là, s'il te déplaît toujours autant, tu peux en changer, si tu veux. Tu peux faire tout ce que tu souhaites à présent, puisque tu es seule.

— De toute façon je n'espérais pas vraiment de réponse claire de ta part. Et puis ça va maintenant, je m'appelle Camilla, comme les camélias, parce que je suis un camélia.

— Alors tant mieux. Tu as bien reçu les cartons que je t'ai envoyés ? J'ai regroupé toutes tes affaires, ça fait six cartons FedEx de vingt-cinq kilos chacun.

— Tant que ça ? Non, ils ne sont pas encore arrivés.

De toute façon, tout est à jeter, me suis-je dit, alors j'aurais autant aimé qu'ils se soient perdus en route, ou qu'ils aient été livrés à une autre adresse et ne parviennent jamais jusqu'à moi. Découvrir le contenu de ces cartons allait forcément me rappeler Anne et me faire encore pleurer. Je me sentais déjà tellement triste rien que de penser à elle.

— Je suis contente, ai-je dit, déterminée à me montrer encore plus forte, que tu te remaries. Lorsque je me suis retrouvée seule au monde, Anne et toi, vous avez été là pour me prendre dans vos bras, et je ne l'oublierai jamais. Cette fois-ci c'est ton tour ; quelqu'un est arrivé dans ta vie pour te consoler, au moment où tu en avais le plus besoin, tout comme vous l'avez fait pour moi.

— Ça me touche beaucoup de t'entendre dire ça.

Après avoir raccroché le téléphone, étrangement c'est à ma mère que j'ai pensé, ma mère biologique, pas à Anne. Que peut bien éprouver une mère lorsque les circonstances l'empêchent de prendre son enfant dans ses bras, alors que celui-ci souffre d'une solitude extrême ? Et qu'elle est forcée de regarder, impuissante, des étrangers aux cheveux, aux yeux et à la peau d'une couleur différente de celle de son enfant, le serrer contre eux pour le réconforter ? Enfin, elle devait sans doute être insensible à toutes ces choses, sinon elle n'aurait jamais pu donner son bébé à adopter. Une femme sans cœur, qui ne mérite même pas ma haine. Mais si les choses s'étaient passées autrement ? Si elle n'avait pas eu le choix ? J'ai du mal à imaginer ce qu'elle a pu ressentir dans ces moments-là.

Je suis restée allongée sur mon lit, dans la pénombre, les yeux rivés sur le plafond, je revoyais

Anne mourante, dans sa chambre d'hôpital. Elle m'avait avoué quelque chose : elle avait, un jour, reçu une lettre de Corée, une lettre qui parlait de ma mère biologique, et elle l'avait détruite sans me la montrer. La confession d'Anne m'avait tellement choquée que j'aurais préféré ne l'avoir jamais entendue. Il m'était malgré tout impossible de détester Anne, qui était alors à l'agonie. En repensant à ce qu'elle m'avait dit ce jour-là, j'essayais d'imaginer cette femme qui m'avait mise au monde quand elle n'avait encore que seize ans. Une fille de cet âge-là ne pouvait pas être mauvaise – en tout cas, si c'était une adolescente aussi ordinaire que moi – et je me disais qu'elle devait forcément me ressembler physiquement. Je fixais l'obscurité, les yeux grands ouverts, en tentant d'esquisser les contours de son visage.

Quelques jours plus tard, les six cartons envoyés par Eric ont été livrés chez moi, à Albany : contrairement à ce que j'avais espéré, ils ne s'étaient pas perdus. Sans réfléchir, j'ai ouvert le premier carton qui m'est tombé sous la main, et sur le dessus j'ai trouvé un ours en peluche affublé d'un bavoir. En voyant ce jouet en coton tout usé et tout taché, comme je le craignais les larmes me sont immédiatement montées aux yeux. J'avais toujours cru être plutôt douée pour maîtriser mes émotions, et ce depuis toute petite. J'en tirais même une certaine fierté. Mais là, face à ce sentiment d'avoir perdu quelque chose de précieux, j'étais impuissante. J'ai laissé mes larmes couler jusqu'à ce qu'elles tarissent, et lorsque j'ai enfin retrouvé mon calme, je me suis frotté les paupières des deux mains et je suis restée assise là, sans bouger, indifférente au crépuscule. Puis

Marianne, l'une de mes deux colocataires, m'a proposé d'aller faire un tour. J'ai enfilé mon manteau et je suis sortie avec elle. Nous nous sommes dit que nous pourrions aller à pied au centre commercial, non loin de chez nous, et y boire une boisson chaude avant de rentrer.

Mes larmes avaient dû purifier mes globes oculaires car je voyais plus clairement, tout ce qui m'entourait me semblait plus net. La nuit fraîche, couleur d'émeraude dans le ciel du nord, recouvrait peu à peu la terre. Les lumières du centre-ville scintillaient de mille feux, comme des pierres précieuses éparpillées sur un tapis bleu. L'été indien. Une douce brise pénétrait l'air vif de ce début de soirée et les illuminations au loin paraissaient plus proches que d'habitude. Alors que nous passions devant une vitrine où était exposé du matériel médical, j'ai aperçu ma silhouette : un corps aussi frêle que celui d'un chat, une ombre dont le reflet effleurait à peine la vitre, tel un filet d'eau, la Miss Lonely qui désormais n'avait plus que l'obscurité pour amie. Nous avons rejoint une rue plus passante. L'un des immeubles les plus éclairés était un théâtre devant lequel on avait posé un panneau d'information : *Lecture de poèmes : Ton visage. Entrée gratuite.* Marianne, ma colocataire française, très curieuse de nature, m'a prise par la main et entraînée à l'intérieur.

A l'instant où nous avons ouvert la porte, un éclat de rire aussi gai et puissant qu'un rayon de soleil d'été nous a explosé en pleine figure. Contrairement à ce qu'aurait pu laisser croire l'ambiance animée de la salle, le public était peu nombreux. Pour ne pas déranger les autres spectateurs, nous sommes restées debout, le dos appuyé contre le mur du fond. Des

poètes, des rappers, des humoristes et des chanteurs *a cappella* se sont succédé sur scène pour lire des poèmes, rapper, jouer des sketches et chanter. La plupart des sketches abordaient des sujets politiques, ou n'étaient rien d'autre que des plaisanteries graveleuses. Parmi tous ces artistes, l'un d'eux s'est révélé à la fois poète, rappeur, humoriste et chanteur. Il était très talentueux, doué pour tous les genres. A chaque fois qu'il montait sur scène, je le fixais d'un regard pénétrant. Les autres spectateurs se disaient peut-être qu'il revenait trop souvent sur scène, mais pas moi.

Après le spectacle, je me suis renseignée sur cet artiste. Il s'appelait Hasegawa Yuichi. Ce soir-là, il a lu un poème intitulé. *La Forêt*.

*Dans tes yeux, il y a un chemin qui mène à la forêt
Quand je l'emprunte, j'y découvre une aube ignorée
de tous*

*Là où la lune froide se cache, c'est là que
Tout le mystère commence, au fond de la forêt*

*Une fois que tu y es entré, tu ne veux plus en ressortir
Le ciel devient bleu, et l'air de plus en plus pur*

*Tu ne ressors pas de ta forêt obscure
Cachée sous ses feuilles d'arbres comme des cheveux noirs*

*Du fond de cette forêt que je ne connais pas, tu me
regardes*

Secrètement, avec tes yeux étincelants de lumière

*Dans tes yeux, il y a un chemin qui mène à la forêt
Quand je l'emprunte, j'y découvre une aube ignorée
de tous*

L'éclairage de l'ensemble de la scène s'était brusquement éteint au mot *lumière*. Puis on a braqué un

projecteur sur son visage, la lumière et l'obscurité se sont croisées. Je ne l'ai pas quitté des yeux pour ne pas rater l'instant où l'expression de ses traits changerait. Comment décrire ce que j'ai vu à ce moment-là ? On aurait dit qu'un visage avait surgi parmi une multitude d'autres tapis dans le noir, qu'il était sorti soudainement de derrière les rideaux. J'avais l'impression de le connaître depuis très longtemps et, sans cette impression de déjà-vu, je ne me serais jamais attardée dans le hall après le spectacle, ni ne me serais approchée de lui, alors qu'il était déjà entouré de spectateurs conquis par sa prestation, pour lui demander :

— Et maintenant, vous pensez que le brouillard a eu suffisamment de temps pour admirer le port et la ville ?

— Oui, je crois...

Il m'a dit qu'il m'avait tout de suite reconnue, même de loin. Il s'était écoulé un certain temps depuis notre première rencontre devant le séquoia, mais nous avons repris notre discussion sur cet arbre comme si nous nous étions vus la veille. Nous ne voulions pas nous arrêter là. Nous avions envie de poursuivre et je savais que cette envie était le signe d'un amour qui commençait.

Les six cartons envoyés par Eric contenaient tout mon passé. Mais après avoir pleuré en voyant l'ours en peluche, le jour de leur livraison, je les ai laissés entassés dans un coin de ma chambre sans les ouvrir. Avec le temps, des livres que je n'avais pas terminés, des produits de beauté et des bouteilles de jus de fruits ont commencé à s'accumuler dessus. Au bout d'un mois, ils m'étaient devenus

familiers, comme s'ils avaient toujours fait partie du mobilier.

Pendant ce laps de temps, j'avais consacré la totalité de mon énergie à essayer de tout savoir sur Yuichi. Il était né au Pérou, puis sa famille et lui avaient déménagé à San Diego lorsqu'il avait onze ou douze ans. Je lui avais dit que j'étais née en Corée et que, six mois plus tard, j'avais atterri à Seattle. Il avait eu l'air de croire que j'avais émigré avec l'ensemble de ma famille. Peu compliqué de nature – une caractéristique qu'il tenait sans doute de son enfance en Amérique du Sud –, Yuichi ne me posait pas de questions sur les détails de mon passé. Pour lui, ce qui comptait le plus, c'était l'instant présent, ce qu'on était en train de vivre, et je l'enviais pour ça car mon propre passé m'avait toujours beaucoup pesé.

Il ne s'est pas vraiment étonné de voir chez moi des cartons FedEx de vingt-cinq kilos qui n'ont normalement rien à faire dans la chambre d'une jeune fille. De toute façon, il n'avait d'yeux que pour moi : mes yeux, mon visage, mes seins, mes jambes. Il me disait que j'étais belle. J'avais du mal à croire à tous les compliments qu'il me faisait, mais j'étais ravie de les entendre. Il me murmurait souvent de poèmes qu'il avait composé depuis notre rencontre. Dans ces moments-là, j'imaginai le trajet emprunté par l'air qui sortait de ses poumons et faisait vibrer sa luvette pour produire le son qui pénétrait ensuite dans mes oreilles et venait percuter mes tympans.

Ces choses si simples ont effacé la douleur, la solitude, le désespoir et la colère qui m'avaient torturée ces vingt et une dernières années. Tu es extraordinaire. Tu es magnifique. Tu es belle. Tu m'es précieuse. J'aime tout de toi, de la tête aux pieds. Je

ne t'échangerais contre rien au monde. Je n'aimerais que toi, toute ma vie. Je veux te posséder complètement. Je n'aurais jamais cru que ce genre de paroles aurait le don de me rendre si heureuse, si épanouie, et que ce bonheur pourrait faire fondre mon corps comme la cire d'une bougie. J'avais l'impression que mon être tout entier disparaissait sans laisser de trace, comme si je mourais, mais ses mots me sauvaient.

Ce n'est qu'après plusieurs nuits passées à faire fusionner nos corps jusqu'au bout des orteils, ivres de plaisirs, que Yuichi m'a interrogée sur les cartons. Je lui ai expliqué qu'après la mort de ma mère des suites d'un cancer, mon père était tombé amoureux d'une jeune femme et allait déménager pour commencer une nouvelle vie. Il avait donc rassemblé mes affaires restées dans la maison de mon enfance et me les avait envoyées par la poste.

— Waouh ! s'est exclamé Yuichi. Il faut autant de cartons pour emballer ton enfance ? C'est génial ! C'est vraiment extraordinaire !

Il est descendu du lit et s'est dirigé vers la pile.

— Je peux les ouvrir ?

J'ai hoché la tête. Il a sorti un petit globe terrestre d'une des boîtes FedEx.

— Tu as gardé un truc comme ça ? Ça date de quand ?

J'ai fouillé dans ma mémoire.

— Mon père me l'a offert pour mon anniversaire, quand j'ai eu dix ans.

— C'était en quelle année ?

— 1997. A l'époque j'avais une idée précise de ce que je voulais comme cadeau et j'avais supplié plusieurs fois mon père pour l'avoir, mais en ouvrant le paquet cadeau, j'ai trouvé ça à la place. J'ai été très

décue, évidemment. Pourquoi m'offrir un globe terrestre ? Aujourd'hui je devine un peu mieux son intention, mais à ce moment-là ce genre d'objet ne m'intéressait absolument pas. A dix ans déjà je voulais être une femme, pas un explorateur, mais j'ai feint l'enthousiasme pour ne pas le vexer et j'ai fait tourner le globe, comme si c'était un cadeau merveilleux. Je me suis servie de ma main gauche mais mon père s'est mis en colère et m'a ordonné d'utiliser ma main droite. C'est un mauvais souvenir. Je ne l'ai d'ailleurs pas encore oublié.

— C'est peut-être parce que la Terre tourne vers la droite, a hasardé Yuichi.

Cette pensée ne m'avait jamais effleurée.

— Tu crois ? C'est pour ça qu'il m'a tapé sur la main ? Il voulait que je fasse tourner le globe de la main droite parce que la Terre tourne vers la droite ? C'était ça la vraie raison ? Je croyais que c'était parce que j'étais la seule gauchère de la famille.

— A mon avis, c'était pour des raisons de logique scientifique, sinon je ne vois pas quelle importance cela pourrait avoir qu'on le fasse tourner de la main droite ou de la main gauche.

— Alors j'ai mal compris ? En tout cas, à cause de cette histoire, j'ai encore plus détesté ce globe. Il ne m'évoque que des souvenirs douloureux. Qu'a bien pu se dire mon père lorsqu'il l'a rangé dans le carton ? Regard, il doit y avoir une prise pour le brancher. Des constellations apparaissaient sur la surface quand je l'allumais la nuit. Je ne sais pas si ça fonctionne encore.

Yuichi a posé le globe par terre et l'a branché sur une prise murale. Malgré mes doutes, il s'est allumé. Yuichi a éteint le plafonnier de la chambre. Dans l'obscurité, le globe scintillait de plus en plus fort.

— Ton père a dû changer l’ampoule avant de te l’envoyer.

— Tu as sans doute raison. Mais qu’est-ce qui lui a pris ?

— Il voulait que tu n’oublies jamais son cadeau, surtout que c’est bientôt son anniversaire.

J’ai ri.

— Tiens, je viens de me souvenir de la chanson que ma mère chantait souvent dans la cuisine à cette époque-là. Ça s’appelle *Dreams : Oh, my life is changing everyday in every possible way.*

Yuichi a entonné la suite :

— *And, oh, my dreams it’s never quite as it seems, never quite as it seems.* Cette chanson me rappelle Santa Fe, je suis allé y faire un tour un jour, et c’est là-bas que je l’ai entendue pour la première fois, dans un café.

— Je ne sais pas si mes souvenirs sont exacts, ou si j’embellis les choses par nostalgie, mais en ce temps-là, le ciel me semblait beaucoup plus bleu qu’aujourd’hui, et la nuit plus étoilée. Ma mère n’avait pas encore cinquante ans, et elle commençait tout juste à apprendre l’espagnol au foyer municipal. A l’époque elle mettait souvent sa robe orange, sa préférée. Maintenant que j’y repense, elle était vraiment jeune, et tellement jolie.

— Je viens d’avoir une excellente idée, m’a alors annoncé Yuichi. Si tu essayais d’écrire, Camilla ?

— Ecrire ?

— Oui, tu écris sur ton enfance, en te servant de ces six cartons, comme si tu étais écrivain.

— Ecrivain ? Je n’y ai jamais pensé.

— Moi non plus, je n’avais jamais pensé devenir poète, jusqu’à ce que je me réveille au milieu de la

nuît et que je me mette à écrire. On ne devient pas poète ou écrivain par le simple fait de la volonté, on le devient dès l'instant où l'on écrit quelque chose. La première fois que je t'ai vue, j'ai su que tu avais ça en toi.

Tout ce que disait Yuichi était toujours intéressant.

— Pourquoi ?

— Premièrement, tu t'aimes trop, et tu prends plaisir à ta solitude, c'est pour ça que tu as marché jusqu'au séquoia, attirée par son énergie. Deuxièmement, tu es introvertie et un peu lunaire, mais tu n'as pas peur de te dresser contre les autres, même les plus forts, pour défendre ce qui t'est précieux. Et enfin, troisièmement, tu as beaucoup de choses à dire.

— Bon, admettons pour les deux premières raisons. Mais comment peux-tu en être sûr pour la troisième ?

— Je n'ai qu'à regarder les cartons. Il y en a six. Pas un ou deux, non, six. Moi, si je rassemblais tout ce qu'il y a chez moi, je n'en remplirai même pas un. Ton père t'a fait un énorme cadeau. Avec ça nous pouvons faire quelque chose d'intéressant. Aie confiance en moi, tu n'as qu'à suivre mes instructions.

J'ai décidé de faire comme le disait Yuichi. Voici ce qu'il m'a proposé : prendre le temps d'écrire chaque jour pendant une heure, ou au moins une demi-heure, à heure fixe. Peu importe quoi, tant que j'écris (« dès l'instant où tu écris, tu deviens écrivain, ne l'oublie pas ») ; m'approcher des cartons, munie d'un cahier et d'un crayon, à l'heure donnée, et, les yeux fermés, plonger la main dans l'une des boîtes et

en sortir le premier objet que je touche ; le poser sur le bureau et le contempler comme si je le voyais pour la première fois de ma vie (« tu recommences tout à zéro, comme si tu venais de naître ») ; examiner la surface de l'objet en mobilisant tous mes sens, puis attendre que les souvenirs enfouis sous les épaisses strates de ma mémoire percent l'obscurité de mon inconscient et jaillissent tel le magma déchirant la croûte terrestre ; à partir du moment où je me rappelle quand, où et comment les événements liés à cet objet se sont produits, commencer à écrire dans mon cahier ; mais plutôt que de rédiger, je dois jeter mes pensées sur le papier ; nul besoin de me soucier de la chronologie ou de la logique du texte ; je note en vrac tout ce qui me revient sur cet objet, y compris les idées qui n'ont pas de lien direct avec ; inutile de me préoccuper de la grammaire et des clichés (« il faut d'abord avoir de la quantité, pour pouvoir ensuite penser à la qualité, tous les talents commencent par là ») ; je dois donc remplir au moins trois pages par jour, et plus encore si j'en ai envie, jusqu'au lendemain si je veux ; et si je n'ai pas rempli trois pages pendant l'heure fixée, je dois reprendre un autre créneau dans la journée pour m'asseoir à mon bureau et m'y remettre ; et lorsque j'estime avoir suffisamment écrit, je referme mon cahier et le pose toujours au même endroit ; je ne relis jamais ce que j'ai écrit (« il faut laisser reposer le texte »).

J'étais bien consciente que toutes ces étapes ne feraient pas de moi un écrivain, mais je me disais que cela me permettrait au moins de trier et ranger les objets que contenaient les six cartons. Aussi, suivant les conseils de Yuichi, j'ai commencé à en sortir un chaque matin et à noter tous les souvenirs qui s'y

rapportaient. Certes, ces affaires avaient fait partie de ma vie pendant un certain temps, mais elles ne m'évoquaient pas toutes quelque chose de particulier. Il y en avait pas mal dont je ne me souvenais même plus d'où elles venaient ni de quand elles dataient, mais j'arrivais toujours à en tirer quelques bribes de souvenirs. J'ai ainsi réussi à écrire tant bien que mal, chaque matin, sur mon enfance et mon adolescence. Mon cahier s'est peu à peu rempli de textes aux titres tels que *Moufles attachées l'une à l'autre (vers 1992)*, *Journal intime avec cadenas (2000)*, *Montre Swarovsky avec fausse pierre cubique (1995)*, *Ticket de Cinéma à 4 \$ pour Le Roi Lion (1994)*, *Set de figurines en bois représentant les cinq grands animaux de la savane (vers 1998)*, *Série de vidéos où apparaît Camilla Portman (1991-1994)*, etc.

Tous les matins, je me levais et fermais les yeux pour plonger la main dans un carton, curieuse de savoir ce que j'allais en sortir, mais sans jamais imaginer que de ce processus naîtrait un livre signé de mon nom que je verrais un jour sur un présentoir de la grande librairie Barnes & Noble. Après avoir achevé mon travail d'écriture sur ce cahier, je l'ai tapé à l'ordinateur, sur mon Macbook, et par l'intermédiaire de Yuichi le manuscrit s'est retrouvé entre les mains d'un agent littéraire à San Francisco. J'y ai ensuite apporté de nombreuses corrections, et finalement, le texte a pris la forme d'un roman autobiographique dont la narratrice retrace progressivement son passé grâce aux objets de son enfance et de son adolescence. Le livre a été publié en 2010 sous le titre *Des souvenirs dérisoires : la vie d'une enfant adoptée contenue dans six cartons*. Le fait qu'une jeune femme de vingt ans et des poussières raconte sa propre existence d'un point

de vue objectif et totalement neutre, sans parti pris – comme si elle n’était pas du tout concernée –, a attiré l’attention des journalistes et des médias, et grâce à cette publicité, le livre s’est plutôt bien vendu pour un premier roman. Il s’agissait déjà d’un petit miracle, mais une surprise plus grande encore m’attendait. Quelques semaines après la sortie du livre, mon agent de San Francisco m’a appelée pour m’annoncer qu’un éditeur de New York (je ne vous dirai pas son nom, vous ne me croiriez pas) avait été particulièrement intéressé par le chapitre « La photo qui, sans que je puisse expliquer pourquoi, semble montrer que le monde est meilleur que ce que l’on croit (vers 1988) ».

J’avais tiré cette photo d’un des cartons environ un mois après avoir commencé à écrire. Au début, je n’avais pas la moindre idée de ce qu’elle faisait parmi mes affaires, je l’ai donc longuement contemplée en me demandant qui pouvaient bien être les personnes photographiées. Un kaléidoscope d’images de mon passé, mon présent et mon futur, m’est apparu un bref instant devant les yeux, comme un flash. C’est à cet instant-là que j’ai eu l’impression d’entrapercevoir toute la vérité sur ma vie, mais comme cela n’avait pas duré plus d’une seconde, il m’est difficile de décrire exactement ce que j’ai cru voir. Je crois que même si je devenais un jour écrivain et passais le restant de mon existence à écrire, je ne pourrais jamais exprimer clairement tout ce que j’ai discerné à cet instant-là. Mais au moins, certaines choses sont plus limpides désormais : les deux personnes qui figurent sur cette photo sont ma vraie mère et moi, et je suis convaincue qu’elle m’a beaucoup aimée et qu’elle me cherche désespérément aujourd’hui encore. Face à

cette photo, j'étais incapable d'écrire un seul mot, enfin, disons plutôt qu'il m'aurait fallu une vie entière pour écrire tout ce qu'elle m'inspirait, alors j'ai préféré ne laisser que le titre, sans rien ajouter.

Mon agent m'a transmis la proposition de l'éditeur new-yorkais qui voulait que je rédige un récit non romancé à partir de cette photo, et j'ai interprété ça comme un signe du destin. Un verre vide est là pour qu'on le remplisse, une chanson est faite pour être chantée, une lettre doit être livrée à son destinataire, et moi je veux retourner dans ma vraie maison, dans les bras de ma véritable mère.

Tantôt des pommes, tantôt de petites lanternes

Quand j'avais dix ans, allongée sur mon lit dans ma chambre de Richmond, je me voyais souvent retourner chez moi en Corée. C'était un vrai plaisir de rêver que j'avais une autre maison quelque part, ailleurs qu'ici. Parfois mon imagination s'emballait, et je pensais que mon vrai moi vivant en Corée rêvait lui aussi de son double à Richmond. Qui étais-je alors, moi, Camilla Portman ? Chaque fois que je croisais mon reflet dans le miroir, mes cheveux noirs, mes yeux bridés, je me disais que la pauvre petite Camilla avait été obligée d'enfiler le masque de la race jaune à sa naissance, parce qu'on lui avait jeté un sort, et qu'un jour, libérée du sortilège, je reprendrais mon vrai visage et retournerais vivre dans ma vraie maison.

Ce n'est que bien des années plus tard que j'ai réalisé que quelque chose clochait dans le scénario élaboré par mon esprit bouillonnant. Je vivais sous le masque de la race jaune dans la maison de Richmond, et je souhaitais récupérer mon vrai visage de fille blanche une fois rentrée dans ma vraie famille, or celle-ci se trouvait en Corée. Au début, j'en ai ri, me trouvant ridicule d'avoir eu des idées aussi incohérentes. Mais plus tard, lorsque ma puberté a

commencé, j'ai pris tout ça bien plus au sérieux. Durant cette période compliquée de l'adolescence, je me suis beaucoup interrogée sur mon vrai visage et ma vraie maison : si je retournais là-bas, y trouverais-je des gens qui vivaient, eux aussi, avec leur vrai visage, dans leur vraie maison ? Auquel cas, n'aurais-je pas dû vivre là-bas moi aussi, et non ici ? Là-bas, en Corée, à Jinnam, ma ville natale d'après ce qui est écrit dans mon dossier d'adoption.

A Jinnam, où j'ai enfin mis les pieds, avant de voir le vrai visage des gens, j'ai été confrontée à leurs expressions. Quand je me suis adressée à eux, ils ont réagi différemment, mais au fond ils exprimaient tous la même chose, comme s'ils n'étaient qu'une seule personne. L'un a froncé les sourcils jusqu'à creuser un sillon au milieu de son front ; un autre, sans même me répondre, s'est contenté de rire en ouvrant très grand la bouche, un peu à la manière d'un enfant attardé ; une femme m'a saisi la main et regardée d'un air compatissant comme si j'étais sourde et muette ; un autre homme, se rappelant sans doute un passé douloureux, a détourné la tête en plissant les yeux. Leur expression trahissait des sentiments contradictoires : l'affection et la froideur, la pitié et l'indifférence. Finalement, la seule chose que j'ai pu y lire, c'était de la confusion, et je n'en ai tiré aucune signification précise.

Je ne me suis pourtant pas laissée gagner par la déception. Enfin, disons plutôt que j'ai fait de mon mieux pour ne pas l'être. Lorsqu'ils se contentaient de secouer la tête face à mes questions, je percevais clairement leur refus de m'aider, mais, paradoxalement, cela faisait naître en moi l'envie de leur en poser

davantage, sans tenir compte de leur manque de coopération. Dans ces moments-là, je me concentrais sur ma respiration et mes pensées. C'est une méthode de méditation qui consiste à consumer sa colère chaude à l'aide d'une flamme froide. Je l'ai apprise au cours organisé au sein de l'hôpital où, adolescente, j'allais régulièrement voir mon psy pour tenter de gérer mon problème d'identité. Une fois, alors que j'étais plongée dans une méditation très profonde, j'ai compris que ma mère, qui m'avait tant obsédée pendant toute ma puberté, ne possédait pas de visage. Par conséquent, l'amour et la rage que j'éprouvais pour elle n'avaient pas de forme non plus. L'objet de mon obsession ayant disparu, les sentiments que j'avais ressentis jusque-là se sont évanouis avec, comme si tout ça n'avait été qu'un rêve, et dans le miroir, j'ai de nouveau vu un seul visage, celui de Camilla Portman, la jeune fille aux cheveux noirs et aux yeux bridés. C'est ainsi que ma crise d'adolescence a pris fin.

Dès le premier jour, la directrice du lycée pour filles de Jinnam nous entraîne directement vers une butte qui se dresse juste derrière l'établissement, comme pour soustraire à nos regards ses précieuses « fleurs ». Tout en gravissant les marches en béton, elle nous explique que, depuis sa fondation à l'époque de l'occupation japonaise, son lycée a fourni de grandes personnalités à la société.

Après avoir signé un contrat avec l'éditeur new-yorkais et m'être engagée à rédiger un récit non romancé sur la recherche de mes racines, je me suis inscrite au programme linguistique mis en place par le gouvernement coréen pour les enfants adoptés et

j'ai suivi des cours de coréen pendant un an, jusqu'au niveau 6, à l'Institut de Langues KLI de l'université Yonsei, à Séoul. Mais, convaincue que je ne parviendrais pas à comprendre les accents et les patois de la région méridionale de la Corée, je me suis renseignée pour trouver quelqu'un qui puisse m'aider. C'est ainsi que j'ai fait la connaissance de Seo Minsu, qui s'était lié d'amitié avec Eric pendant ses années d'études aux Etats-Unis. Il est à présent professeur à l'université de la Mer, à Pusan. C'est un homme d'un certain âge, un peu bedonnant, qui me fait penser à un poisson-globe – il ne doit pas prendre très soin de sa santé. J'ai tout de suite vu que Seo Minsu était quelqu'un de très timide.

Comme je le craignais, il ne nous est en effet pas très utile au lycée de Jinnam. Il est tellement essoufflé par cette montée des marches matinale qu'il n'a pas assez de force pour nous traduire tout ce que dit la directrice. Heureusement, je comprends la majeure partie des propos de Shin Hye-suk – c'est ainsi qu'elle se nomme.

Mme Shin, une femme d'une cinquantaine d'années, porte un tailleur beige et une écharpe bleu ciel. J'ai l'impression d'être face à un chef de tribu primitive qui recevrait des émissaires diplomatiques. Elle me jette des coups d'œil furtifs, et lorsque mon regard croise le sien, elle esquisse un sourire gêné qui fait apparaître des fossettes sur ses joues. Ces deux fossettes laissent penser qu'elle a été, dans sa jeunesse, d'une beauté éblouissante, une beauté qui fait désormais partie du passé.

La directrice, lorsqu'elle remarque que la traduction du professeur est plutôt brève, toussote en le regardant d'un air méfiant.

— Vous traduisez bien tout ce que je dis, n'est-ce pas ? lance-t-elle.

Seo hoche la tête et tousse à son tour, le poing plaqué sur la bouche.

— En tout cas, ce dont je suis la plus fière, c'est que notre lycée peut se targuer de faire le nécessaire pour former des épouses vertueuses et des bonnes mères.

Seo nous traduit cette phrase mot à mot.

— Des épouses vertueuses et des bonnes mères ? répète Yuichi, interloqué.

— Vous trouvez ça idiot ? intervient Seo. Ne vous méprenez pas, « une bonne mère et une épouse vertueuse » est une expression toute faite ici en Corée. Cela signifie seulement « une femme exemplaire ». Autrefois, c'est ainsi que l'on qualifiait les mères des familles nobles qui avaient contribué à la réussite de leurs fils au sein de la société.

— Cette formule n'a donc rien d'idiot, répond Yuichi, puisqu'elle signifie que ce pays est un véritable paradis pour les hommes !

La directrice Shin, arrivée en haut des marches, nous adresse un signe de la main pour que Yuichi et Seo cessent de discuter et que nous nous hâtions de la rejoindre. Quelques instants plus tard, nous nous retrouvons à côté d'elle et regardons ensemble le lycée en contrebas : des bâtiments en brique rouge et un parterre de fleurs jaunes toutes écloses. Un chant de chœur venant de je ne sais où agrémenté la belle perspective qui s'offre à nos yeux et provoque en moi une étrange nostalgie. Mme Shin pointe du doigt les différentes constructions et nous abreuve longuement d'informations inintéressantes sur le projet éducatif de l'école ou le nombre d'élèves ayant réussi à intégrer

les plus prestigieuses universités de Séoul. Le professeur Seo nous en traduit les grandes lignes, les yeux baissés vers le lycée.

Puis la directrice Shin indique le sommet de la butte et nous dit : « Là-bas, il y a un *yeolnyeobi* ». Je n'ai encore jamais entendu le mot *yeolnyeobi*. J'aperçois deux petits pavillons à l'endroit qu'elle désigne. Ils ont des cloisons en bois peintes en rouge et un toit de tuiles, on dirait de petites maisons, mais seul celui de derrière semble habitable. Le premier me fait plus penser à une prison, avec ses barreaux en bois en guise de murs. J'ai beau les observer, je ne parviens toujours pas à comprendre ce que peut bien vouloir dire *yeolnyeobi*.

— Qu'est-ce que c'est, ces deux constructions que nous montre la directrice ? demande Yuichi.

— Ce sont des monuments érigés en mémoire d'un personnage historique, lui répond Seo. Au XVI^e siècle, lorsque le Japon nous a envahis, cette région est restée sous occupation japonaise pendant un certain temps. Un jour, une dame de famille noble s'est fait agresser par des soldats japonais et a préféré mettre fin à ses jours pour rester fidèle à son époux. Après la guerre, le roi, ayant eu vent de cette terrible histoire, a ordonné que ces deux *bi* soient construits en l'honneur de cet acte de loyauté.

— *Bi*, c'est le nom de ce type de maisons ? m'enquiers-je.

— Non, me dit Seo en agitant la main. Un *bi* est une sorte de stèle érigée pour que l'on se souvienne éternellement de quelqu'un, un peu comme une pierre tombale. Cette dame de famille noble s'est donné un coup de poignard dans le cou avant de se jeter dans un étang pour ne pas se faire violer par les

soldats japonais. L'étang est toujours là, à gauche de l'entrée du lycée. En Corée, on appelle ce genre de femme une *yeolmyeo*. Attention, cela ne veut pas dire « femme chaude » comme pourraient le laisser penser les deux caractères chinois du mot, il s'agit plutôt d'une femme vertueuse qui a su défendre sa chasteté pour la réserver à son époux. Voilà, vous savez maintenant ce qu'est un *yeolnyeobi*. Quand le roi a fait ériger ces deux monuments, cela a été un grand honneur, non seulement pour la famille de la dame, mais pour l'ensemble des habitants de la région.

— Oui, mais ce qu'on voit là ne ressemble pas à une stèle.

— La stèle est à l'intérieur, c'est pour ça qu'on ne peut pas la voir d'ici. Mais si on s'approche, on peut la distinguer derrière les grilles. On peut dire que ces monuments jouent un rôle central pour ce lycée, puisque son projet éducatif consiste à inculquer les vertus de la chasteté à ses élèves.

— Les vertus de la chasteté ? s'étonne Yuichi.

— Je veux dire par là que ce lycée souhaite que ses élèves conservent leur virginité jusqu'à la fin de leur scolarité au sein de cet établissement.

Ce qu'il vient de nous dire m'est intolérable. L'école va jusqu'à exercer son contrôle sur la virginité des élèves ? Je n'en reviens pas. Ni qu'un roi puisse faire édifier une stèle pour rendre un hommage public à la fidélité d'une femme envers son époux. Je vois le filet de sang qui coule le long de son cou poignardé et tombe dans les eaux sombres, grouillantes de micro-organismes, de bactéries, d'algues aquatiques et de poissons, où il se dilue lentement. Grâce aux molécules diffusées par le cerveau pour réduire la peur d'une mort imminente,

la jeune femme doit se sentir bien dans cet étang, libérée du carcan des coutumes de la société, un peu comme une pelote de laine se déroule. Ses longs cheveux noirs flottent au gré de l'eau, ses yeux perdent progressivement leur éclat, des bulles provoquées par ses derniers soupirs remontent vers la surface... C'est ainsi que cette dame est morte, et l'Etat, se réjouissant du don de son sang, versé comme s'il s'agissait de celui de sa virginité, a fait construire ce *yeolnyeobi* en son honneur.

— Mais quel rapport ce monument a-t-il avec moi ? je demande à Mme Shin en coréen. Pourquoi m'avoir amenée dans un endroit aussi sinistre ?

La directrice a l'air très surprise. Etant donné que le professeur Seo nous a tout traduit jusque-là, elle a dû penser que je ne parlais pas un mot de coréen, ni ne le comprenais.

— Sinistre, dites-vous ? réplique-t-elle. Nous sommes ici dans un lieu dont les élèves du lycée pour filles de Jinnam sont très fières. Le deuxième pavillon est un monument destiné à consoler l'âme de cette noble dame. Chaque année, à la date anniversaire de sa mort, nous ouvrons la porte du pavillon, et les élèves du lycée font la queue pour lui rendre hommage.

— Combien y a-t-il d'élèves ? demandé-je.

Mme Shin fronce brièvement les sourcils, l'air de dire que ma question est hors sujet, mais reprend presque aussitôt une expression normale.

— En tout, mille cent quarante-trois.

J'imagine mille cent quarante-trois lycéennes en file indienne devant le petit pavillon, s'avancant chacune à leur tour pour s'incliner devant la stèle. Mille cent quarante-trois courbettes. Cette épouse

fidèle, la gorge transpercée par un poignard, est-elle heureuse de ce statut atteint post-mortem ? Arrivée au pavillon, Mme Shin ouvre le cadenas qui ferme la porte en bois peinte en vert. Elle y met beaucoup de soin, comme s'il s'agissait d'un accès à des mondes souterrains interdits. Je fais quelques pas pour m'éloigner d'elle. Au-delà des deux pavillons aux toits de tuiles, entourés de vieux châtaigniers qui forment une sorte de paravent, je distingue deux monticules étrangement arrondis. Je fais demi-tour et regarde au loin en contrebas le bâtiment du lycée, en briques rouges de style occidental, bâti, paraît-il, à l'époque de l'occupation japonaise. J'essaye de contempler tout ça avec le regard de quelqu'un qui se serait trouvé exactement au même endroit vingt-cinq ans plus tôt. Si ma mère biologique a effectivement fréquenté cette école, elle a dû elle aussi faire des courbettes devant la stèle de cette femme de grande vertu. Alors que je suis ainsi plongée dans mes pensées, le professeur Seo qui bavardait en riant avec Mme Shin m'appelle d'un geste de la main :

— Mme Shin vient de me dire que le portrait dans le pavillon n'a été peint que récemment, alors ne soyez pas étonnés s'il ressemble un peu à Angelina Jolie.

— C'est vrai ? Mais quand a-t-il été peint exactement ?

— En 1987, d'après Mme Shin. J'ai dit Angelina Jolie pour plaisanter, mais ne vous attendez pas à voir le portrait d'une beauté classique telle qu'on pourrait l'imaginer. Le peintre s'est référé à plusieurs documents pour le réaliser, mais je doute sincèrement qu'il y ait une réelle ressemblance avec la dame noble. Avez-vous déjà essayé d'imaginer un visage que vous n'avez jamais vu ?

Bien sûr, un nombre incalculable de fois, mais je ne le dis pas.

— Selon Mme Shin, c'est grâce aux cigales que le peintre a pu dessiner le visage de cette femme vertueuse qu'il n'avait pas connue. Pour les gens de l'époque de Joseon, une femme était considérée comme belle si elle avait les traits d'une cigale, comme quoi les critères de beauté des Coréens d'autrefois étaient bien loin de ceux des Américains, n'est-ce pas ? Et de ceux des Coréens d'aujourd'hui ! Des cigales ? Quelle horreur ! Encore une fois accrochées à quelqu'un, les femmes ne le lâchent plus et ne cessent de crier, c'est peut-être de là que vient la comparaison !

Yuichi éclate de rire. A ce son joyeux, je me détends un peu et mon visage crispé se relâche. Piquée par la curiosité et désireuse de découvrir cette « femme cigale », je fais quelques pas vers le deuxième pavillon. Pourquoi s'est-elle tranché la gorge ? Son acte n'avait peut-être rien à voir avec la loyauté. Mme Shin ouvre en grand la porte du petit monument. Un air glacial nous souffle en plein visage, comme lorsqu'on ouvre la porte d'un congélateur au milieu de l'après-midi un jour d'été chaud et lourd. Je fais quelques pas en arrière. J'aperçois d'abord le corps de la femme, vêtu d'un *hanbok* aussi gonflé qu'un bourgeon de fleur, mais son visage reste dans l'obscurité. La directrice me fait signe d'approcher. J'avance donc vers la « femme cigale » et depuis l'ombre de l'avant-toit du pavillon, j'observe le visage de la *yeolnyeo*.

A ce moment-là, dans mon esprit, un autre visage se superpose à celui-ci. Il s'agit du visage gravé dans mon cœur, celui de « La photo qui, sans que je puisse expliquer pourquoi, semble montrer que le monde

est meilleur que ce que l'on croit (vers 1988) ». Sur le cliché conservé dans mon dossier d'adoption, une jeune femme asiatique, petite et menue, tient dans ses bras un bébé emmailloté dans une couverture. Au début, j'ai cru que cette photo appartenait à quelqu'un d'autre, car je n'avais jamais imaginé qu'il puisse y avoir un lien quelconque entre cette jeune Asiatique et moi. Ce n'est que bien plus tard que j'ai accepté l'idée que ce bébé qui tendait le doigt vers l'objectif avec l'air de ne pas comprendre ce qui se passait pouvait très bien être moi. Et de fait, cet enfant c'est moi, à cent pour cent. Quant à la jeune femme, son identité est encore un mystère.

D'après mon dossier d'adoption, je suis passée par deux familles d'accueil coréennes avant d'être adoptée par un couple d'Américains blancs vivant à Seattle. Depuis toute petite, je ne m'attache qu'à peu de gens et peu d'objets, pas plus de trois, souvent deux, ou mieux encore un seul. Dans ce sens, Yuichi a vu juste lorsqu'il m'a dit que j'étais quelqu'un d'introuvable et d'un peu lunaire.

Il ne peut donc y avoir plus de trois personnes susceptibles de se trouver sur cette photo avec moi : ma mère biologique ou l'une de mes deux mères d'accueil. Cela fait donc 33,3 % de chances que la femme sur la photo soit ma mère biologique. Jusqu'à présent, je n'ai jamais eu de mère à 100 %, mais je n'ai pas pour autant l'intention de me contenter d'une mère à 33,3 %. Une mère doit l'être à 100 %, quelles que soient les circonstances, sinon c'est comme si elle n'existait pas. Sur la photo, cette mère à 33,3 % qui porte dans ses bras mon moi à 100 % se tient devant un arbre couvert de fleurs rouges qui font penser tantôt à des pommes, tantôt à de petites lanternes.

J'ai l'impression qu'en approchant mon nez, je pourrais presque sentir le parfum délicieux des fruits mûrs, et pourquoi pas, celui de ma mère. Si une mère à 33,3 % et une fille à 100 % se retrouvent, quel sera le pourcentage de leur relation mère-fille ? En tout cas, aux pieds de cette mère et cette fille qui ne seront jamais liées à 100 %, le sol est jonché de fleurs qui, malgré leur chute, ont gardé leur forme et leur couleur intactes. J'ai regardé cette photo des centaines de fois et j'ai examiné dans les moindres détails le visage et la tenue de la jeune femme, les motifs de la couverture qui m'enveloppe, l'arbre et la forme des fleurs, mais aussi les fenêtres et le revêtement des murs du bâtiment qui s'élève derrière l'arbre. J'espérais ainsi retrouver des bribes de mon enfance dont je ne me souviens pas.

Une fois que nous sommes installés dans le canapé du bureau de la directrice, je comprends enfin la raison pour laquelle elle nous a emmenés devant le portrait de la femme vertueuse : elle voulait insister sur le fait qu'il n'y avait jamais eu d'histoire de fille-mère parmi les élèves de ce lycée, et ce depuis son ouverture. Le visage stoïque, elle affirme maintenant que non seulement le lycée pour filles de Jinnam n'a pas connu ce genre d'incident déshonorant, mais qu'il en va de même pour tous les autres lycées de la ville. Depuis longtemps, j'avais vaguement deviné que ma naissance avait quelque chose à voir avec le mot *déshonorant*, mais l'entendre prononcer de vive voix devant moi me dérange profondément. Ce n'est qu'en arrivant en Corée que j'ai appris que les habitants de ma ville natale étaient réputés pour être très conservateurs et très attachés aux principes de loyauté

et de fidélité en général. Il était donc évident que les gens de la région ne m'accueilleraient pas à bras ouverts.

— Je suis sûre qu'on vous a donné des informations erronées, mademoiselle Camilla, assène la directrice. D'où les tenez-vous ?

— Il y a huit ans, mes parents adoptifs ont reçu une lettre de Corée, de la part de quelqu'un se présentant comme mon grand frère. A l'époque, ils ne m'en ont pas parlé, pour ne pas me perturber davantage. J'ai eu connaissance de ce courrier il y a seulement quatre ans. Ma mère adoptive me l'a révélé juste avant de mourir. La lettre disait que ma mère biologique était une élève du lycée pour filles de Jinnam, âgée de seulement seize ans lorsqu'elle m'a mise au monde.

Pendant que je parle, Mme Shin secoue plusieurs fois la tête.

— Mademoiselle Portman, ce que vous venez de dire n'a pas de sens. Si l'on se fie à ces informations, votre mère vous aurait eue à l'âge de seize ans, alors qu'elle était élève de seconde dans cet établissement, c'est bien ça ? Dans ce cas, quand aurait-elle mis au monde votre soi-disant frère ? Si elle l'avait eu à quinze ou seize ans, elle aurait été immédiatement expulsée, comme l'exige le règlement de l'école. Il va de soi qu'une fille-mère ne peut plus fréquenter le lycée, c'est une question de bon sens.

Je réfléchis à ce mot de *bon sens* que Mme Shin vient de prononcer. Les gens ordinaires ont plusieurs passés, celui dont se souvient leur famille, celui inscrit dans la mémoire de leurs amis, et celui de leurs propres souvenirs. Ces passés comportent plus ou moins de différences. La plupart des gens arrivent à

l'âge adulte en ayant choisi parmi ces passés la version qui leur convient le mieux. Il n'y a que pour le vécu des gens normaux qu'on peut parler de bon sens ou d'absurdité. Pour quelqu'un qui n'a pas mangé pendant plusieurs jours, faute d'argent, la moindre petite pièce trouvée sur le trottoir représente un trésor. De même, pour moi qui n'ai aucun souvenir de ma petite enfance, le moindre indice, même le plus trivial ou irrationnel, est essentiel. J'étais consciente qu'arriverait un jour ce moment où je devrais faire face au *bon sens* et serais forcée de défendre des faits incohérents ou insignifiants.

— Dans mon dossier d'adoption, il est écrit que je suis née à Jinnam. Il est donc peu probable que cette lettre soit arrivée à la mauvaise adresse. Et personne n'enverra volontairement une lettre contenant de fausses informations à une enfant qui a quitté la ville depuis seize ans.

— Peut-être y a-t-il une erreur dans votre dossier d'adoption, rétorque la directrice d'un ton indifférent. Il se peut aussi que l'expéditeur vous ait confondue avec quelqu'un d'autre. Il se passe beaucoup de choses dans notre monde, et la plupart n'ont pas d'explication précise. C'est ce qui rend effrayant le monde où nous vivons.

Je commence à en avoir marre de tout ce qu'elle raconte, et je jette un regard à Yuichi, qui lui demande de nous montrer les albums des classes de terminale. Avant de venir à ce rendez-vous, nous avons discuté tous les deux et décidé de chercher nous-mêmes ma mère biologique, en comparant le visage de la photo avec ceux des anciennes élèves sur les albums, si jamais le lycée ne nous fournissait pas plus d'informations. Mais maintenant que j'ai vu le

portrait de la *yeolmyeo*, je ne suis plus très sûre de pouvoir reconnaître le visage de ma génitrice. Tout ce que je souhaite, à cet instant précis, c'est sortir au plus vite de ce bureau, mais je n'ai aucune idée de ce que je ferai une fois dehors.

La directrice prend le téléphone et demande qu'on lui apporte les albums des classes de terminale de 1988 à 1992. Quelques instants plus tard, une femme d'une trentaine d'années aux cheveux permanents, en jupe noire, entre dans la pièce, les bras chargés de cinq albums de photos de classe. Sur chacune des couvertures en velours bleu foncé ou violet ont été gravées en doré l'année de promotion en haut et une fleur en bas. Je sors de mon sac la photo qui m'a inspiré le titre « La photo qui, sans que je puisse expliquer pourquoi, semble montrer que le monde est meilleur que ce que l'on croit (vers 1988) ». Mme Shin me regarde faire et lâche un petit soupir.

— C'est étonnant que vous ayez pu conserver une aussi vieille photo, dit-elle.

Passe alors sur son visage une expression complètement différente de celle qu'elle affichait en nous présentant son établissement. Elle a l'air troublée, peut-être mal à l'aise. Lorsqu'elle remarque que je la fixe, elle efface aussitôt toute émotion de ses traits et reprend son air impassible. Yuichi et moi, assis côte à côte, examinons chacun des visages sur les pastilles ovales qui couvrent les pages du premier album, en les comparant avec celui du vieux cliché. Au bout de quatre pages, je commence à trouver que tous ces portraits se ressemblent, et plus je tourne les pages, plus il m'apparaît clairement que je ne retrouverai jamais ma mère biologique de cette manière. A cet

instant-là, j'entends chuchoter : « N'empêche, si le lieu de naissance inscrit sur son dossier d'adoption est correct, elle est sans doute née dans une chambre de location d'une des employées d'usine, dans la zone industrielle près du port, à l'ouest du quai, ou au fond d'une impasse un peu isolée, ou bien dans des toilettes publiques abandonnées derrière le grand stade, ou encore dans une décharge pleine d'eau croupie et puante, peut-être même dans les égouts, parmi la vermine. » Je relève brusquement la tête et regarde Mme Shin et le professeur Seo qui arborent tous les deux un air innocent. Du coup, je ne suis plus très sûre d'avoir réellement entendu.

Je me sens complètement submergée par le désespoir qui monte en moi depuis tout à l'heure. Les photos de l'album se brouillent et ma vision se rétrécit, comme si j'entrais dans un tunnel. Je dis à Yuichi que j'ai besoin de sortir un moment, puis je me lève en chancelant. Pendant l'adolescence, il m'est arrivé plusieurs fois de ne plus pouvoir feindre la fausse gaieté que j'affichais habituellement, et dans ces moments-là, j'avais l'impression de voir apparaître dans le miroir mon visage ensanglanté, à vif, parce qu'il n'était plus protégé par le masque du désespoir. Quelle horreur ! Et j'ai gaspillé un temps précieux à essayer d'oublier et de fuir à tout prix cette image repoussante. Ce n'est qu'après être allée trop loin, après avoir touché à la drogue, que j'ai compris que je ne pourrais pas me libérer de ce marasme et de cette détresse sans me confronter à mon visage dépourvu de masque. « C'est parce que je suis née avec un visage abominable que ma mère m'a abandonné. » J'ai répété cette phrase je ne sais combien de fois devant mon psy. « Non, tu es jolie, très jolie »,

répondait-il à chaque fois. Mais j'étais incapable de croire ces mots, jusqu'à ce que je rencontre Yuichi.

Une fois sortie du bureau de la directrice, je me dirige vers l'escalier, à l'extrémité du couloir. Des larmes d'apitoiement m'inondent les yeux. Je me dis que je me suis trompée d'endroit en me fiant au contenu erroné de mon dossier d'adoption, que la lettre de mon prétendu grand frère ne m'était pas destinée, qu'il s'est trompé d'adresse et que ce qu'il y raconte n'a rien à voir avec moi. Je suis convaincue d'être trop méprisable pour être née à Jinnam, cette ville portuaire réputée pour sa rigueur morale ; je suis sûrement venue au monde dans une grande ville comme Séoul ou Pusan, où règnent pleinement le mal et l'injustice, en tout cas ailleurs qu'à Jinnam. Mon existence même est peut-être une erreur dès le départ. Je dévale l'escalier, j'allume une cigarette et me retourne vers le bâtiment en briques rouges. A la seconde où je vois tomber des fleurs sur le sol, toutes mes idées noires s'évanouissent. Je me rends compte que la fleur gravée sur la couverture des albums est la même que celles qui gisent aux pieds de ma mère sur la photo. Et là, devant moi, se dresse un arbre couvert de corolles rouges qui ressemblent tantôt à des pommes, tantôt à de petites lanternes : des fleurs de camélia.

*Un poisson couleur aurore, dans la mer,
sous un clair de lune bleu*

Des flocons de neige voltigent dans les rues que la pénombre n'a pas encore quittées. La neige de mars est si pâle qu'elle fait penser à la mine malade d'un élève citadin tout juste transféré dans une école de campagne. Des taches blanches ornent le paysage à la manière pointilliste, prenant la mer agitée derrière la fenêtre de la chambre d'hôtel pour une immense toile. Je les contemple tout en buvant à petites gorgées un thé vert bien chaud. La terre étant déjà bien réchauffée en ce début de printemps, les flocons de neige fondent dès qu'ils la touchent. Des véhicules avancent lentement, les essuie-glaces en marche, sur la route mouillée qui longe la digue du port. Tout à coup, des phrases m'échappent involontairement : « Les voitures roulent sur la route trempée de neige fondue, et les camélias continuent d'ouvrir leurs fleurs rouges ». L'envie me prend de réveiller Yuichi qui dort encore, enfoui sous les couvertures, et de lui demander si ces paroles peuvent devenir un poème. Lui qui est toujours positif me répondrait sans aucun doute que cela va de soi.

Finalement, j'y renonce, vais m'asseoir derrière le petit bureau, allume la lampe et me mets à écrire au

crayon à papier dans mon cahier moleskine à couverture bleu ciel. C'est Yuichi qui m'a incitée à remplir trois pages de ce cahier tous les matins. « Tu notes tout ce qui te traverse l'esprit, peu importe de quoi il s'agit », m'a-t-il dit. Il y a des pensées que je peux transformer directement en phrases, mais j'éprouve aussi beaucoup de sentiments difficiles à mettre en mots, comme le doute, la honte, ou une peur indéfinissable. Au début, je me sentais souvent désespérée devant les pages blanches de ce cahier. Yuichi m'a alors conseillé de décrire au mieux ce désarroi que j'éprouve.

Malgré tout, j'avais encore du mal à m'y mettre, jusqu'au matin où je n'ai pu arrêter mon crayon à papier qui noircissait les pages, comme un enfant qui a découvert la parole et la déverse sans plus pouvoir la retenir. La digue que j'avais inconsciemment construite avait fini par céder. Depuis, je suis capable de transcrire en mots mes pensées et mes sentiments les plus profonds, sans aucun jugement. Les textes ainsi rédigés contiennent mes soucis, mes espoirs, et même des phrases qui parfois me font honte ou me choquent. Mais je les écris toutes, je ne jette rien. Je note également tout ce que je dois accomplir et les promesses que je me fais. Une fois que j'ai rempli les trois pages de mon cahier, j'ai souvent mal au bras, mais je me sens plus légère, comme si j'avais vidé mon sac.

Je relis ce que j'ai écrit ce matin : « Seuls les camélias connaissent ma vraie mère, mais comme ils n'ont pas de bouche, comment faire pour les entendre ? Il faut que je trouve quelqu'un capable de me parler à leur place. »

Pendant que j'écrivais, la neige s'est calmée et, lorsque nous rejoignons le professeur Seo à la réception

de l'hôtel, elle a complètement cessé. M. Seo nous propose d'aller à pied jusqu'à la mairie en affirmant que ce n'est pas très loin. Il vaut mieux pour cela emprunter une ruelle étroite et pentue qui traverse le marché du centre juste derrière notre hôtel. Tandis que si nous prenions un taxi, nous longerions la digue et tournerions en direction de la gare maritime sur le quai, puis prendrions à gauche et arriverions au rond-point devant l'hôtel de ville.

Le jour de notre arrivée à Jinnam, Yuichi et moi avons fait deux fois le tour de ce marché qui s'étend jusqu'au quai, parce que Yuichi préfère les plats locaux à la nourriture de l'hôtel. Les petits restaurants coincés dans les allées du quartier semblaient plus destinés aux buveurs qu'aux clients qui désiraient manger et étaient tous bondés d'hommes passablement éméchés. Yuichi guettait mon humeur. Les échoppes étaient bruyantes et les plats affichés, comme la « raie sauce pimentée », « soupe de palourde » ou « soupe au riz et au porc », ne m'attiraient pas beaucoup. Pour Yuichi, qui aime voyager, c'est toujours un grand plaisir de goûter à toutes ces cuisines exotiques, mais mon estomac n'est pas aussi solide que le sien.

Après de longues recherches, nous avons finalement choisi un restaurant dont l'enseigne annonçait *Kimbap de Jinnam*. C'était l'heure du dîner et plusieurs autocars s'arrêtaient successivement devant le restaurant pour déverser des hordes de touristes. Le hall du rez-de-chaussée, où étaient disposées plus de dix tables, étant complet, nous sommes montés au premier étage où se trouvaient trois pièces à *ondol*, le système traditionnel de chauffage par le sol. L'employée nous a conduits dans celle la plus à gauche.

Nous nous sommes déchaussés, et, une fois installés à table, nous avons vu un bateau en forme de tortue voguer sur la mer à travers la baie vitrée. Mes amis américains pousseraient des cris de stupéfaction si je leur disais que dans ma ville natale, il faut enlever ses chaussures dans les restaurants et qu'on se promène sur l'eau dans des bateaux-tortues ! Malgré tout, je ne me sens pas dépaylée à Jinnam, parce qu'il y a la mer.

Ce jour-là je me suis rendue compte que je n'avais que rarement habité à plus de cent kilomètres de l'océan pacifique. Everitt, où j'ai vécu juste après mon adoption, Seattle, où nous sommes restés un certain temps, et Albany, où je réside actuellement, sont toutes des villes proches de l'océan. Il en va de même pour Jinnam. C'est sans doute pour ça que j'ai toujours aimé la mer. Mon goût pour la grande bleue s'est donc formé très tôt. A cette idée, Jinnam m'a paru d'autant plus familière. En attendant l'arrivée du *kimbap* que nous avons commandé, j'ai balayé la pièce du regard et aperçu une coiffeuse dans un coin. Toutes sortes de produits de beauté y étaient alignés : lotions, sérums, crèmes hydratantes, fonds de teint, poudres compactes, ombres à paupières, blushs, mascaras, rouges à lèvres, eyeliners et crayons à sourcils. Sans doute les jeunes employées du restaurant dormaient-elles dans ces trois pièces après le travail. Enfin, on nous a apporté notre plat. Je croyais bien connaître les *kimbap*, mais ceux qu'on nous a servis étaient différents. J'apprendrai plus tard que ces petits *kimbap* accompagnés d'une salade de calamars à la sauce pimentée ont une excellente réputation dans tout le pays.

Tandis que nous traversons le marché du centre derrière le professeur Seo, me revient brusquement à

l'esprit l'image de ces produits de beauté alignés sur la coiffeuse, que j'ai vus lors de notre premier dîner à Jinnam. Si j'avais grandi de ce côté de l'océan Pacifique, serais-je moi aussi devenue une de ces serveuses, dans ce genre de petit restaurant de *kimbap*? Auquel cas, aurais-je également eu besoin d'autant de produits de beauté? Je suis plongée dans ces réflexions lorsque M. Seo, désignant un restaurant un peu délabré avec une enseigne en plastique annonçant *Bongnae Ok* sur un mur couvert de carrelage rouge, nous dit :

— Ce restaurant est réputé pour sa soupe de *maeseng-i*. Il faut absolument que vous y goûtiez, au moins une fois, avant de quitter Jinnam. Ce serait une bonne occasion de découvrir la mentalité des gens d'ici. Le *maeseng-i* est une algue verte plus fine qu'un cheveu, dont le nom scientifique est *capsosiphon fulvescens* et qu'on ne trouve que dans cette région. On a beau les faire bouillir sur feu très vif, elles ne produisent jamais de vapeur, ce qui peut laisser croire que la soupe n'est pas très chaude et on risque donc de se brûler. Alors à Jinnam, il y a un dicton qui dit : « Une soupe de *maeseng-i* pour le gendre qu'on déteste. » Du coup, j'imagine une belle-mère en train de préparer ce plat au mois de janvier, la pleine saison de cette algue, pour la donner à son gendre qu'elle ne supporte pas. Celui-ci habite probablement dans la montagne, au nord de Jinnam, et n'en a jamais vu. Chaque fois que j'entends ce dicton, je me demande ce que ce gendre a bien pu faire pour s'attirer la haine de sa belle-mère. J'ai bien envie de remonter le temps pour poser la question à la femme qui est à l'origine de cette phrase. Mais, même si je la rencontrais, je suis sûr qu'elle prétendrait ne pas

comprendre et me reprocherait de critiquer son gendre, parce que les gens de Jinnam sont ainsi.

— Vous voulez dire qu'ils ne laissent pas voir ce qu'ils pensent ? je demande.

— Ils sont un peu comme une boîte noire, répond le professeur Seo. Il est difficile de savoir ce qui se cache au fond d'eux. Aux yeux des touristes, qui ne restent jamais très longtemps, ils passent pour simples et naïfs, mais en réalité, ils sont très calculateurs. Ils n'oublient jamais de vous rendre la monnaie de la pièce, surtout quand ça concerne leurs intérêts. Dans le dicton dont j'ai parlé, la belle-mère rend à son gendre le mal qu'il lui a fait. Ce dernier boit la soupe de *maeseng-i* sans soupçonner qu'elle est très chaude, et se brûle le palais. La belle-mère le console comme si elle n'y était pour rien, et le gendre souffre en croyant qu'il a seulement joué de malchance. Voilà le sens de ce dicton. Donc, quand vous mangez quelque chose à Jinnam, laissez toujours passer un peu de temps avant de tout engloutir, pour que ça refroidisse. En apparence, la température a l'air bonne, mais si vous avalez tout d'un trait, vous risquez de le regretter. Vous voyez ce que je veux dire, Camilla ?

Je hoche la tête. Je comprends qu'il ne parle pas uniquement des plats. Il fait aussi allusion à une vérité que je dois accepter.

Jinnam, réputée pour son port de carte postale, attire de nombreux touristes. Tant que leurs intérêts ne sont pas menacés, les habitants se montrent très accueillants envers les visiteurs venus d'ailleurs. L'employé des services sociaux de la mairie que je rencontre fait partie de ces gens-là. Je suis venue à

essayer de trouver une trace écrite de l'existence d'une petite fille née le 8 décembre 1987 et placée en orphelinat le 23 mai 1988. L'homme ponctue les explications du professeur Seo de « Ah bon ? », « Mince alors ! », « La pauvre... ». A l'annonce que ma mère biologique était une adolescente de seize ans, élève au lycée pour filles de Jinnam, quand elle m'a mise au monde, il laisse tomber, surpris :

— C'est sans doute pour ça qu'elle a fait ça.

Il hoche la tête avec un air de profonde empathie. Je ne sais pas pourquoi, mais cette phrase répétitive me semble très bien résumer ma situation. Tout comme celle prononcée par Eric : « Tu t'appelles Camilla, comme les camélias, parce que tu es un camélia. » Je croyais que son geste était un signe de compassion, mais non, il voulait juste signifier qu'il ne sait absolument pas comment m'aider.

— A l'époque, c'était la Cinquième République, sous la présidence de Chun Doo-hwan. Maintenant que j'y pense, on vivait un peu comme à l'âge de pierre dans ces temps-là.

Comme je ne comprends pas les mots « Cinquième République », « Chun Doo-hwan » ou « l'âge de pierre » en coréen, j'attends les explications du professeur Seo : ce que l'employé de mairie veut dire, c'est qu'à l'âge de pierre, personne ne laissait de traces écrites.

— Il arrive parfois que des enfants adoptés à l'étranger comme vous viennent à l'hôtel de ville, mais il est rare que l'on retrouve des documents les concernant. Ce n'est pas de notre faute, c'est à cause des organismes d'adoption. Apparemment, ils lessivaient les enfants avant de les faire adopter.

— Lessiver les enfants ? s'exclame le professeur Seo. Mais, il est normal qu'on les lave bien avant de les envoyer dans des familles adoptives, non ?

— Ceux qui, comme vous, interprètent cette expression de cette façon ont eu la belle vie.

— Je ne dirais pas ça en ce qui me concerne... mais, qu'est-ce que ça veut dire alors ?

— Qu'on faisait de faux papiers d'identité aux enfants pour qu'ils soient adoptés. Les parents adoptifs étaient plus réticents lorsque les enfants avaient encore des parents en vie, parce que les dossiers et la procédure étaient plus compliqués que pour des orphelins. Alors on les mettait dans l'avion avec des papiers d'identité les déclarant orphelins, même si leurs parents étaient bel et bien en vie. Si c'est le cas de cette jeune femme, même si on retrouve son dossier, on ne pourra pas s'y fier. C'est pourquoi, je ne crois pas non plus que sa mère biologique avait seize ans à l'époque.

— Alors quel âge avait-elle ? je demande.

L'homme, qui jusque-là n'a parlé qu'au professeur, a l'air très surpris par ma soudaine intervention.

— Si je le savais, je vous l'aurais déjà dit, répond-il comme pour se défaire. Je suis employé de mairie, je connais mon travail.

Il change alors complètement d'attitude, il a l'air confus d'avoir parlé comme si je ne comprenais pas, et, sans doute désolé, il appelle un journaliste du quotidien de Jinnam qui vient souvent à la mairie. Il lui raconte brièvement mon histoire et lui demande s'il existe un moyen de m'aider. J'entends le journaliste lui répondre quelque chose à l'autre bout du fil. L'employé raccroche le téléphone et nous demande d'attendre là un instant, avant de sortir du bureau.